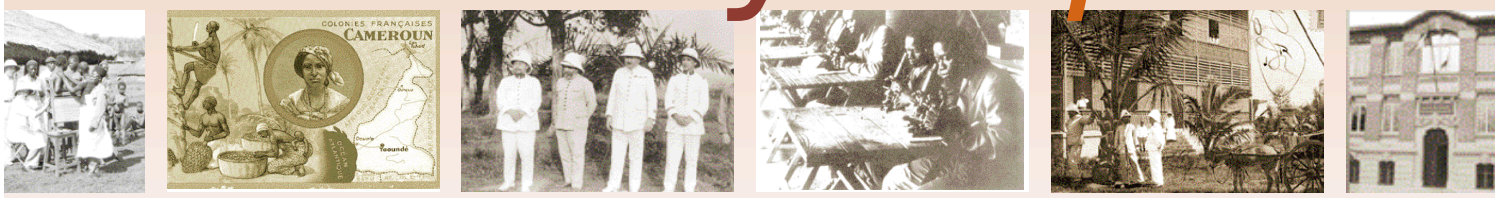

TRAITEMENT DES FIÈVRES PALUSTRES AU TEMPS DES GUERRES NAPOLÉONIENNES

M. MORILLON

• *Travail du Service de biologie (M.M., Professeur agrégé, Chef de service), Hôpital d'Instruction des Armées Laveran, Marseille, France* •
• *Courriel : biologie.alaveran@mageos.com* •

Med Trop 2004 ; **64** : 326

Le paludisme a toujours accompagné les expéditions militaires outre-mer ou même dans les pays du sud de l'Europe. A notre époque, où le traitement des accès simples est facile et bien codifié, les troupes françaises déployées en Côte d'Ivoire en font l'expérience, nous pouvons avoir du mal à nous imaginer à quel point, il y a deux cents ans, les méthodes thérapeutiques employées pouvaient être agressives.

Traitement des fièvres (palustres ou autres...) dans l'armée anglaise aux Antilles en 1801 : récit d'un employé d'hôpital

« Les entrants étaient emmenés dans une salle de bains contenant bains froids et bains chauds. Ils étaient aussitôt saignés de 16 à 20 onces. Une fois ranimés, ce qui arrivait le plus souvent, ils étaient plongés par groupe de quatre ou six dans un bain chaud et confinés par une couverture tendue au-dessus d'eux jusqu'à ce qu'ils étouffent. Ils étaient ensuite plongés dans des bains froids dans lesquels ils étaient maintenus jusqu'à ce qu'ils semblent être sans vie. Aussitôt après, on leur donnait un puissant émétique, on les couchait et on leur administrait une purge faite de huit grains de calomel et six grains de poudre de James (antimoine, potasse et citron, réputés antipyrétiques). Ceci provoquait l'apparition de symptômes alarmants, et dès qu'ils s'étaient amendés, on les saignait à nouveau et on les couvrait de vésicatoires de la tête aux pieds. Ils étaient encore saignés une quatrième et une cinquième fois au cours des trente premières heures, ce qui les faisait perdre entre 60 et 70 onces de sang ».

Walter Henry, chirurgien aide-major, soigné par un collègue pour un accès de " malaria " contractée en Estrémadure en 1812 :

« Il ne me fit pas de saignée ni au bras, ni à l'artère temporale, conformément à mon désir de conserver mes forces vitales et d'économiser un peu mes forces ; mais lorsqu'un après-midi brûlant, les symptômes se portèrent nettement à la tête, il rasa mes favoris et appliqua trois douzaines de sangsues sur ma pauvre tête. Au bout de quelques heures, on me conduisit dans le jardin, on me fit tenir debout et on me versa dessus quatre ou cinq puis vingt bassines d'eau froide du puits depuis la fenêtre du troisième étage. Après cette terrible douche, je fus séché énergiquement puis remis au lit. Pendant les deux heures qui suivirent, je n'étais pas vraiment sûr que ma tête n'ait pas été emportée par ce déferlement d'eau, tellement j'avais la sensation que cette partie de mon corps était morte et que tout ce qui se situait au-dessus de mes épaules était engourdi et froid. Mais j'eus une réaction violente dans la nuit et je devins délirant le lendemain matin. Je n'étais pourtant pas destiné à laisser ma peau à Badajoz, beaucoup trop d'Anglais l'avaient déjà fait auparavant ».

Malgré ce « traitement », il y eut des rechutes et Henry prit la décision de « semer » sa fièvre : après avoir bu une bonne quantité de vin chaud, il monta sur son cheval « *sentant toujours sur moi les doigts glacés du démon de la fièvre* » et il galopa à travers la plaine et « *à force de persévérance, je finis heureusement par distancer mon vilain poursuivant* » ■

Figure - Evacuation de Walcheren par les Anglais, embarquement des malades (Philippoteaux).

Référence • Dr M. Howard : Wellington "s doctors. Stapelhurst Spellmount, 2002.